



Il y eut un soir, il y eut un matin

Promenade biblique dans le bon sens du temps

Thierry Mathieu

« IL Y EUT UN SOIR, IL Y EUT UN MATIN »

Promenade biblique dans le bon sens du temps

C'est un constat. Le temps nous appelle à la vie, il nous fait vivre, puis il nous fait mourir. On dit qu'il est un maître qui tue ses élèves... C'est l'ancien mythe grec: *Cronos* continue de dévorer les enfants qu'il a fait naître.

Quel est le sens du temps qui enveloppe l'homme comme l'atmosphère entoure la terre? C'est-à-dire, au fond, quel est le mouvement du temps? Passe-t-il ou vient-il? Doit-on le recevoir ou doit-on le prendre? Le temps insaisissable est-il un fleuve qui s'écoule inexorablement ou est-il la lampe qui peu à peu dévoile et illumine?

Feuilletons donc la Bible puisque « tout ce qui a été écrit dans le passé le fut pour notre instruction, afin que la constance et la consolation que donnent les Écritures nous procurent l'espérance » (Rm 15,5). Constance, consolation, espérance, de bien belles dimensions du temps.

Diffusion Cerf

Sodis: 8601234

ISSN: 1295 1110

2008-VIII

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce commandement : ‘Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l’arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas » (Gn 2,17). Les parents savent combien les enfants ont besoin de limites claires pour se construire. Chacun sait combien nos choix nous orientent, combien nos bons choix nous élèvent... Le serpent savait que l’homme évolue de nuit dans la finitude de sa condition de créature dépendante. Mais il savait aussi son regard fait pour la lumière et la désirant, et qu’il y avait là une fragilité. Il fit habilement croire à Ève qu’elle pouvait hâter la venue du matin, d’un matin d’affranchissement de sa condition, symbolisé par l’ouverture des yeux : « Le jour où vous mangerez du fruit de l’arbre, vos yeux s’ouvriront et vous serez comme des dieux » (Gn 3,5). L’homme croit toujours qu’il lui suffit d’ouvrir les yeux pour voir, alors qu’il voit principalement grâce à la lumière !

Le péché dès l’origine fut de vouloir « être comme Dieu, mais sans Dieu, et avant Dieu, et non pas selon Dieu » (*CEC* 398). Il fut de la part de l’homme le fait de vouloir prendre par lui-même ce que Dieu voulait donner en son temps. Or l’arbre de vie – de vie éternelle – au milieu du jardin, était bel et bien pour Adam et il n’était pas interdit d’en manger. Mais désormais, il ne pourra être donné à ses fils – l’Apocalypse nous l’apprend – que bien plus tard, à la fin d’une très longue et douloureuse histoire devenue histoire du salut : « Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l’arbre de Vie... » (Ap. 22,14).

C’est ainsi qu’Ève « prit du fruit de l’arbre et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea » (Gn 3,6). Au lieu de se fier au plan de Dieu ils s’en méfient. En un certain sens, le premier péché est un péché contre le temps, un péché d’impatience. En n’en faisant qu’à sa tête et en se trompant d’arbre, le temps est perverti, il ne sert plus pour désirer et recevoir mais pour prendre et satisfaire. C’est ainsi

qu'en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en voulant déterminer par soi-même ce qui est bien et ce qui est mal, l'homme refuse de dépendre de celui qui le crée. Il affirme ne recevoir sa vie que de lui-même, il refuse de consentir à Dieu. Pour la première fois il renverse tout, il ne va plus du soir au matin, pire, il pousse jusqu'au bout la logique de l'aller du matin au soir. Ce faisant, il se met dans l'impossibilité de recevoir à nouveau le matin suivant, car la vie qu'il se forge s'achève au soir. Or, seul le matin est le moment du don renouvelé. Lui seul appartient à Dieu qui, seul, fait se lever le jour et seul décide du don et du moment. C'est Dieu qui « commande au matin et assigne l'aurore à son poste », comme il fut dit à Job (38,12). Cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Seul est en son pouvoir, par grâce, de se tenir dans la nuit, tourné vers l'Orient et d'attendre l'aube.

« Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent » (Gn 3,7). La vérité du péché fut que les yeux d'Adam et Ève s'ouvrirent bel et bien, mais ils ne s'ouvrirent pas sur le matin radieux qu'ils espéraient. La belle harmonie du commencement s'était évanouie. Leurs yeux s'ouvrirent sur un matin trompeur : sur la nuit qui tombait. Ils s'ouvrirent sur la honte d'être nus – « nus de Dieu » dit la tradition juive – sur la peur de Yahvé qui venait paisiblement à eux, sur la mort et la nuit du tombeau selon l'annonce de la bienveillante mise en garde : « ...vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez ».

Quand le Seigneur vint se promener à la brise du jour, il ne trouva pas l'homme qui s'était caché derrière les arbres... « Où es-tu ? » dit-il. « J'ai entendu ton pas dans le jardin, répondit l'homme ; j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché » (Gn 3,9-10). Qu'il est terrible ce refus qui résonne jusqu'à aujourd'hui dans nos propres cœurs. Voilà la source de la peur profonde et ancestrale qui habite l'homme : peur de Dieu comme

oppresseur supposé, peur de l'autre a priori hostile ou coupable, peur de soi-même, du champ de bataille de ses conflits intérieurs... Vouloir n'en faire qu'à sa tête, se laisser en permanence distraire par ce qui n'est pas, prendre sans accueillir ni demander, mal user de la création. Voilà comment aujourd'hui je refuse le conseil d'aller du soir au matin ! Dorénavant, tout un désordre se développe dans mes relations avec Dieu, dans la paix et l'équilibre intérieur de ma personne, dans les relations entre les gens et les peuples, dans le monde du travail et dans le respect dû à la nature... C'est aussi à partir de ce désordre et de cette rébellion que le temps devient un problème pour l'homme : comment en effet ne pas craindre celui qui conduit désormais ou vers la mort et le néant ou vers ce Dieu tellement soupçonné ?

Conséquence de ce choix terrifiant du rejet de Dieu et de son plan, l'homme fut condamné à sortir du jardin originel et à s'éloigner de l'arbre de vie.

*

Mais Dieu n'abandonne jamais parce qu'Il est Amour. Le temps qui était le lieu du don devient le lieu du pardon et du rachat. Ce que l'homme détruit par son impatience, Dieu le racheta par la patience. Parce qu'il est Amour, il saura prendre son temps, respecter les rythmes, attendre les mûrissements. Une semaine pour créer l'univers, des dizaines de milliers de semaines pour recréer le cœur de l'homme. Pour cet homme qui use si mal du temps, le Messie, pourtant désiré au cœur d'un peuple pendant des siècles, commencera par « perdre » 30 ans dans la vie obscure et ignorée de Nazareth. On l'entendra souvent dire que « l'heure n'est pas encore venue », avant qu'il ne proclame à plusieurs reprises que « l'heure vient » de bouleverser à nouveau les perspectives et de passer du soir au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reçut la bénédiction et les promesses de l'Alliance qu'Ésaü lui avait abandonnées. Il les désirait plus que son frère depuis qu'il avait cherché à retenir celui-ci d'être l'aîné quand ils vinrent au jour. Il en était héritier depuis qu'Ésaü avait méprisé son droit pour un plat de lentilles. Quant au stratagème inventé par Rébecca, Isaac n'en fut qu'à moitié dupe : bénissant Jacob sans reconnaître la voix d'Ésaü, s'empressant de confirmer sa bénédiction et même la renouvelant peu après... De fait, Ésaü présente les traits de celui qui va du matin au soir. C'est d'ailleurs le sens de la bénédiction dont il hérita : « tu vivras de ton épée » (Gn 27,40). Autant dire : « tu vivras de ce que tu prendras par ta propre force, du matin au soir ». C'est ainsi que, craignant pour ses jours, Jacob dut s'éloigner des siens. Sa vie ira du soir au matin.

Abandonner la Terre, la tente et le clan protecteur pour s'avancer dans la solitude est une perspective bien sombre en ces temps où la seule sécurité venait du groupe familial. C'est un soir. Si bien que s'attendre à un retour revient à espérer l'aube. Seul un retour en effet transformera cette fuite en un passage du soir au matin. L'aller et le retour sont au cœur du mystère de Jacob et les nuits vont s'y multiplier pour lui apprendre que la bénédiction n'est pas tout, qu'en tout cas elle ne dispense pas de la conversion et que c'est le Dieu d'Abraham seul qui, promettant une aube, fait passer du soir au matin.

Jacob part donc dépouillé de tout, seulement riche des promesses renouvelées. Ce dépouillement n'est pas la punition du stratagème qui a dupé Isaac, il est le fruit de la bénédiction. Car marcher avec Dieu exige de renoncer à tout le reste. La nuit et le sommeil trouvent Jacob non loin de l'endroit où jadis le Seigneur avait dit à son grand-père : « C'est à ta postérité que je donnerai ce pays. » Pour l'heure, il faut y renoncer. Mais comme

cette purification est rude, un signe lui vient en aide. « Il eut un songe : voilà qu'une échelle était dressée sur la terre et que son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient ! Voilà que Yahvé se tenait devant lui et dit : "Je suis Yahvé, le Dieu d'Abraham ton ancêtre et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance... Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras et te ramènerai en ce pays, car je ne t'abandonnerai pas tant que je n'ai accompli ce que je t'ai promis"» (Gn 28,12-16). Au matin de son réveil, à l'ouverture des yeux, Jacob s'exclame : « En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas ! » Il a fait l'expérience spirituelle que Dieu est le tout proche, qu'Alliance signifie présence. Qui ne peut témoigner encore aujourd'hui de la miséricordieuse présence de Dieu et de ses touches discrètes dans les événements nocturnes ou douloureux de la vie ? La vision et les promesses qui l'accompagnent sont pour Jacob comme l'espérance d'une aube et vont lui donner la force de marcher jusqu'au retour en Terre Promise. L'échelle qu'il voit est une annonce du Messie à venir qui reliera ciel et terre, échelle bien appuyée en bas par son humanité, bien établie en haut par sa divinité : une manière pour Jacob d'avoir lui aussi vu le Jour du Seigneur. Cette nuit, désormais passage du soir au matin, est comme toujours un don et Jacob se laisse adopter... sous condition cependant : « Si Dieu est avec moi et me garde en la route où je vais, si..., si..., alors Yahvé sera mon Dieu » (Gn 28, 20-21). Puisqu'il n'y a pas de violence dans le don il faudra d'autres nuits à Jacob. Mais le temps approche où le Seigneur ne sera plus seulement le Dieu d'Abraham son ancêtre et le Dieu d'Isaac, mais aussi le Dieu de Jacob.

Pourtant, la présence et la promesse, pas plus que la bénédiction, ne gommant les difficultés de la vie quotidienne.

Qu'il faut de soirs et de matins avant *le matin* ! « Mes années ont été brèves et malheureuses » confiera Jacob à Pharaon à la fin de ses jours. Il lui aura fallu, après avoir travaillé sept ans pour épouser Rachel – sept ans qui lui parurent « comme quelques jours tant il l'aimait » – ouvrir les yeux un beau matin pour découvrir dans son lit une autre femme que sa promise. Son beau-père avait jugé qu'il ne convenait pas de marier la cadette avant l'aînée et il fallut bien apprendre à aimer Léa. Après avoir finalement épousé Rachel et travaillé sept autres années pour elle, il lui fallut découvrir sa bien-aimée stérile, contrairement à sa sœur, et vivre dans sa chair l'attente du don de la vie et de la nouvelle naissance qui ne dépendent pas de l'homme. Il lui fallut encore servir de nombreuses années un beau-père retors qui, non content de l'avoir trompé pour lui vendre ses filles, payait mal son travail et en profitait largement sans le reconnaître...

Malgré tout, lentement, dans les épreuves de toutes sortes, le temps s'avance vers la réalisation des promesses. Le retour de Jacob en Terre promise devait être une aube, presque une résurrection. Ainsi Yahvé rappela-t-il celui qui, parti pauvre et seul, revint riche et chef de famille. C'étaient les conditions mises par Jacob à son départ pour qu'au retour Yahvé soit son Dieu. Si... si... si... : preuve est faite, Dieu n'avait cessé d'être avec lui. Dans ce retour, Jacob se trouve face à lui-même, face à Dieu et à ses dons, face aussi à Ésaü dont il redoute encore la vengeance. On pressent un combat. Ce combat, un texte mystérieux de la Genèse le raconte : la nuit précédant l'entrée en Terre promise et la rencontre d'Ésaü, Jacob combat avec « un homme », lui résiste toute la nuit, et la lutte ne cesse qu'à la pointe de l'aurore quand le personnage s'en va en blessant Jacob à la hanche et en changeant son nom de Jacob en « Israël », car il a été « fort contre Dieu et les hommes » (Gn 32, 29). Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même Hillel avec lesquels Jésus s'entretint au Temple pour ses douze ans, sous le portique de Salomon, lieu de toutes les discussions passionnées sur la foi, et qui furent stupéfaits de l'intelligence et des réponses de l'adolescent...

Finalement, Ben Sirac le sage introduit bien le point où nous sommes arrivés : « Puisque la Loi, les Prophètes et les autres écrivains qui leur ont succédé nous ont transmis tant de grandes leçons grâce auxquelles on ne saurait trop féliciter Israël de sa science et de sa sagesse... » (Si 1,1-3), il devient possible de franchir la porte de l'antichambre et d'ouvrir les yeux. Des yeux qui ont connu la nuit sont habitués à la pénombre et rougis d'avoir si longuement languie l'aube.

Le temps a fait son œuvre. « Celui qui doit venir » arrive et, très bientôt, va retentir cette parole : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu ! » (Lc 10,23-24).

5. J. DANIÉLOU, *Jean-Baptiste témoin de l'Agneau*, Éditions du Seuil, Paris, 1964, p. 86-87.

6. RABBIN ADIN STEINSALTZ, *Hommes et femmes de la Bible*, Albin Michel, 1990, p. 45 et suiv.

7. Anselm GRÜN, *L'identité masculine*, Médiaspaul, Paris, 2005, p. 54-55.

8. *Bible chrétienne I**, Éditions Anne Sigier, Québec, 1989, p. 216.

CELUI QUI DOIT VENIR

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut. Ce qui fut en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie. Il y eut un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Il vint pour témoigner, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Celui-là n'était pas la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme... » (Jn 1,1s).

Le début de l'évangile de saint Jean est comme un retour au commencement de la Genèse, ou plutôt il est un nouveau commencement, une re-création. Les deux textes ont bien le même personnage principal, le Verbe, lumière du monde. Jean-Baptiste entre en scène comme témoin de la lumière, de l'aube du jour nouveau, témoin du matin. Longue a été la nuit depuis le premier commencement, nombreux les « il y eut un soir, il y eut un matin », mais voici que vient l'espérance des siècles.

Des profondeurs de la nuit de son cachot, une nuit de souffrance, de doute et de soif, de celles qui condensent toutes les nuits et les interrogations de l'homme depuis le commencement, Jean-Baptiste envoie ses disciples poser cette question à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons nous en attendre un autre ? » (Lc 7,19). Pour un homme de la Première Alliance, le Messie est « celui qui doit venir ». Pour un homme du Nouveau Testament, il est celui qui est venu et qui reviendra. Le Messie est toujours celui qui vient, il partage cela avec l'aube, il est l'aube véritable dont nos matins sont le symbole.

Jésus a répondu à la question du Baptiste pour ses

contemporains en paroles et en actes. S'appuyant sur le témoignage des évangélistes (« nous en sommes témoins ») et sur l'accomplissement des annonces de l'Ancien Testament (« conformément aux Écritures »), chacun est aujourd'hui en mesure de reconnaître dans la foi « celui qui doit venir » comme étant réellement venu. Mais reparaît alors le mystère de Jean : rendre droits les sentiers pour permettre la rencontre. « Prépare un chemin au Seigneur par une bonne conscience, aplanis la route pour que le Verbe de Dieu marche en toi sans heurts et te donne la connaissance de ses mystères et de sa venue... Je pense que le Mystère de Jean s'accomplit encore maintenant dans le monde. Quiconque doit croire dans le Christ Jésus, mais il faut qu'auparavant l'esprit et la vertu de Jean viennent dans son âme et préparent au Seigneur un peuple parfait, aplanissent les voies dans les aspérités du cœur et redressent les sentiers. »⁹

*

Le mystère de Jean est donc celui des lointaines préparations. « Des yeux malades redoutent le jour, ils ne supportent que la lumière d'une lampe. Aussi le jour près de venir s'est-il fait annoncer par la lampe » disait saint Augustin à propos de Jean. Et Guérric d'Igny : « Cette lampe destinée à éclairer le monde m'apporte une joie nouvelle, car c'est grâce à elle que j'ai reconnu la vraie Lumière qui luit dans les ténèbres, mais que les ténèbres n'ont pas reçue »...

Ces préparations – des lampes dans l'obscurité – ont existé à l'échelle de tout un peuple : qu'elles furent nombreuses les nuits depuis l'ouverture d'yeux d'Adam et Ève sur le matin trompeur du premier jardin ! Nuit de la violence et de l'idolâtrie au temps de Lamek ou de Noé. Nuits qui n'ont pas manqué aux patriarches. Nuit de la misère et de l'angoisse en Égypte quand

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

injustices et ses questions sans réponse ? Car il est vrai qu'à vues humaines, le temps semble dissoudre, détruire, dégrader, séparer. Il est l'artisan de la vieillesse où, en quelques décennies, l'extraordinaire vitalité de la jeunesse s'essouffle puis s'éteint. Il est complice de la souffrance, des épreuves, de l'éloignement de ceux qui s'aiment au point qu'en deux ou trois générations leurs enfants deviennent des inconnus les uns pour les autres. Mais, en élevant le regard, tout concourt cependant à l'accomplissement.

Dès le commencement, à chaque instant, l'homme est devant le mystère d'une volonté qui le dépasse, d'un dessein bienveillant et gratuit qui coupe le souffle. C'est le mystère du temps.

*

Le rachat projeté « par avance » s'accomplit dans le déroulement du temps. Par l'Incarnation, le Verbe, Dieu infini et éternel entre dans la création comme homme limité dans l'espace et dans le temps, en un lieu précis et à un moment donné. Il devient corps et durée, assumant une nature humaine, corps et âme, se mouvant dans le temps et la durée. Par son corps, centre du cosmos, par la durée de sa vie centre de l'histoire, par sa Passion-Résurrection, rachat.

Au commencement, le sixième jour, un vendredi, fut le jour de l'homme. Adam et Ève furent créés ce jour-là qui choisirent aussitôt d'aller du matin au soir de leur propre existence. Le Vendredi saint ne déroge pas, c'est le jour de l'homme comme l'a bien noté Pilate : « voici l'homme ». Ce jour-là, Jésus a assumé jusqu'au bout les conséquences de la révolte humaine. Il l'a parcouru du matin au soir, jusqu'à la mort, jusqu'à la nuit qui tombe pour recueillir son dernier soupir. Son « tout est

accompli » semble mettre des mots au regard sans parole qui achève le sixième jour quand « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : c'était très bon ». Ces derniers mots de Jésus en croix concernent aussi le temps. Ainsi est fixée une date de l'histoire – selon toute vraisemblance le 7 avril de l'an 30 – au dessein bienveillant que le Père « avait formé en lui *par avance, pour le réaliser quand les temps seraient accomplis* : ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres... ».

Le lendemain, septième jour, Samedi saint, jour de repos et de silence où Dieu ne dit mot, le grand *shabbat* de Jésus répond au premier *shabbat* de la création. Dieu a parlé les six premiers jours où tout fut créé ; le Christ a sans cesse enseigné dans le Temple pendant la Semaine sainte. Maintenant, il se tait. Ce qui se fait en ce jour est invisible et inaccessible à l'homme. Dieu maintient dans l'être toute sa création le septième jour, et par quel miracle aussi permanent que discret la maintient-il ! Le Christ lui, se souvient de la promesse de salut cachée dans le conseil divin du « faisons l'homme ». Le *Credo* enseigne ce qu'il fit : « Il descendit aux enfers ». Il alla chercher Adam et Ève pour leur annoncer le salut, et ceux-ci ouvrirent enfin les yeux sur une réalisation bien meilleure que celle qu'ils espéraient jadis en mangeant du fruit de l'arbre. Le samedi, jour du repos, du désir ardent et de l'intimité, est cette fois-ci devenu jour du repos au sépulcre, du salut annoncé et de la confiance. C'est le jour de Marie, la seule dans ce grand et crucial *shabbat* à avoir gardé intacte sa foi au Christ, la seule pour laquelle les lumières de *shabbat* aient déjà pris leur vrai sens, la seule à être elle-même lumière de *shabbat* pour les disciples égarés dans la nuit.

Jésus aurait pu ressusciter immédiatement, dès le soir du vendredi, à la vue de ceux qui se moquaient peu auparavant.

Mais il a voulu sanctifier le *shabbat*, il n'a pas voulu priver ses disciples de ce saint repos, de ce grand pédagogue, de ce redresseur de désir, de ce creuseur de soif. Il leur a offert le don du recul. Le *shabbat* que gardent précieusement nos frères aînés juifs, a gardé sa richesse de sens pour les chrétiens. La semaine anglo-saxonne qui unit dans le week-end les deux jours frères, rend d'ailleurs aux chrétiens le mystère du samedi plus accessible aujourd'hui... Seulement, pour un disciple du Christ, ce septième jour en appelle un autre, et c'est justement cet autre jour, et non pas le *shabbat*, qui différencie juifs et chrétiens.

Car il fallait un lendemain à ce grand *shabbat*, un huitième jour, pour que le temps aille désormais du soir au matin. Où serait la Bonne Nouvelle après l'apparente déroute de la Croix s'il manquait ce lendemain ? Le premier jour d'antan avait vu la séparation de la lumière et des ténèbres. Le premier jour nouveau est aussi un jour baigné de lumière, dans un jardin semé de fleurs printanières où la lumière de « l'astre d'en haut » jaillit des ténèbres du tombeau. Un radieux matin de printemps au soleil levant, peuplé d'anges à l'aspect d'éclair et aux habits éblouissants. Un jour inondé de la vraie lumière évoquée au premier jour de la Genèse, puisque « le Christ est la lumière véritable qui éclaire tout homme ».

Le *triduum* pascal – trois jours qui vont du soir au matin, du jeudi soir au dimanche matin – est en fait un seul et même jour : le « jour du Seigneur ». Comme tous les jours c'est un soir, le jeudi de la Cène et de Gethsémani, le vendredi de la Passion ; une nuit, le Samedi saint ; et un matin, le dimanche de Pâques. Par miséricorde, comme cela avait déjà été le cas pour la sortie d'Égypte, le chemin du soir au matin de ce jour central de l'histoire ne pouvait pas durer seulement l'espace des quelques heures d'une nuit comme les autres. Il ne pouvait être rempli seulement de terreur, de désespoir et de remords fugaces. Il y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

actualisation pour moi de ceux qu'il a posés jadis dans sa vie publique et dont aucun homme d'aucune période de l'histoire ne saurait être privé.

Comme lieu de la foi, l'instant présent est tout naturellement le lieu de la prière personnelle – de l'oraison – là où je rencontre mon Dieu et deviens son intime, là où je mets en œuvre la grâce d'intimité reçue au baptême. Sainte Thérèse d'Avila définit l'oraison comme « un commerce d'amitié où l'âme s'entretient souvent seule à seule avec ce Dieu dont elle se sait aimée ». Cela n'est évidemment possible qu'au présent. Pour vivre l'éternité – ce pour quoi l'homme est fait – dès ici-bas, il faut sans cesse communier au Christ, c'est-à-dire vivre maintenant, entrer en la présence de Dieu, y demeurer, y habiter, c'est-à-dire y avoir ses habitudes. L'obstacle souvent invoqué pour ne pas prier est le manque de temps. Or « ce n'est point le temps qui manque, c'est nous qui lui manquons » (Claudel). Dieu donne le temps à l'homme. Mais celui-ci – c'est toujours la même histoire depuis le commencement – ou bien l'accueille et le donne du soir au matin, ou bien le prend et le garde pour faire ses petites affaires bien humaines !

Pour saint Jean de la Croix, par l'acte de foi, l'âme touche Dieu, est admise en lui, pénètre en lui. « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui », dit l'Évangile (Jn 15,4 et suiv.). Or qu'est-ce que demeurer en Dieu ? Il est le roc, l'immuable, l'immobile. S'établir en lui c'est être au repos. « Le temps mesure le mouvement » notait génialement Aristote : dans cette immobilité de la présence à Dieu, l'éternité est déjà là. Quand on est établi en Dieu, il n'y a plus de temps.

Dès lors, passer du temps en Dieu devient une expérience à faire quotidiennement. C'est par ce temps passé régulièrement

avec lui dans la prière, cet échange d'amitié, que l'intimité grandit et que le chrétien devient véritablement « du Christ ». Ce temps d'éternité, de présence, souvent renouvelé établit peu à peu en Dieu. Comme le *shabbat* hebdomadaire visait – et vise encore – à éduquer le peuple à vivre dans la dépendance quotidienne de Yahvé, comme le dimanche vise à faire de chaque jour « le jour du Seigneur », ainsi la présence du cœur à cœur renouvelée dans l'intimité de la prière permet peu à peu de demeurer en Dieu dans tous les moments de la vie, heureux ou malheureux, loisir ou travail, famille ou société, dans une paix que le monde ne peut ravir... À fréquenter quelqu'un (= à le rencontrer fréquemment) on se met inévitablement à lui ressembler. Si Dieu est amour, son intime devient amour. C'est là que se trouve la source de la charité fraternelle, ce à quoi doivent se reconnaître les disciples du Christ. Et c'est cet amour de charité les uns envers les autres qui fait que les temps sont bons ou mauvais selon la lumineuse remarque de saint Augustin : « Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles, voilà ce que disent les gens... Vivons bien, et les temps seront bons ! C'est nous qui sommes les temps ! Tels nous sommes, tels sont les temps. »

L'amour est éternel, il ne passera jamais dit saint Paul. Éternel, c'est-à-dire de l'instant : à quoi sert de dire j'aimais hier, quelle valeur à j'aimerai demain ? C'est maintenant qu'il faut aimer. Car Dieu seul est amour, maintenant.

*

Jésus vivait dans l'instant.

Saint Joseph, comme le patriarche de jadis sujet aux songes, vivait du soir au matin, dans le présent, accomplissant promptement au matin ce qui lui avait été révélé de nuit.

Marie, la mère de Jésus, vivait au présent. « Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1,38) est un chèque en blanc fait à la providence qui s'exprime toujours dans l'instant. Toute sa vie, elle s'est montrée immergée dans le présent où se disait pour elle la volonté de Dieu. De là venait son extraordinaire sens du réel : « Ils n'ont plus de vin » (Jn 2,3). De là venait sa manière paisible – extraordinairement posée pour une femme orientale si on y songe ! – de faire face aux traumatismes de la vie (... et d'éduquer son adolescent) comme lorsque Jésus fut perdu au Temple.

En notre époque de crise du temps, à l'aube d'une période où le temps semble s'être emballé, la providence a voulu mettre à nouveau sous nos yeux une championne de l'instant présent en la personne de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La pensée de Thérèse sur l'instant présent est condensée dans son poème « Mon chant d'aujourd'hui » :

Ma vie n'est qu'un instant, une heure passagère,
Ma vie n'est qu'un seul jour qui m'échappe et qui fuit
Tu le sais ô mon Dieu ! pour t'aimer sur la terre
Je n'ai rien qu'aujourd'hui !

Que m'importe Seigneur si l'avenir est sombre ?
Te prier pour demain, oh non je ne le puis !
Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre
Rien que pour aujourd'hui.

Si je songe à demain, je crains mon inconstance
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui.
Mais je veux bien, mon Dieu, l'épreuve, la souffrance
Rien que pour aujourd'hui...¹⁸

Ces quelques couplets disent quelque chose de la manière dont Thérèse concevait et vivait le temps. Ils montrent surtout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les demeures de jadis avaient une grande salle commune où s'abouchaient sans portes les autres pièces de la maison... Demeurer est le verbe de la présence intime et donc de la vie contemplative : Jean a goûté aux fleuves d'eau vive en se penchant sur le sein de Jésus au Cénacle. Il a pris cette place qu'il désirait depuis le commencement, quand son premier mot au maître, trois ans auparavant, avait été : « Où demeures-tu ? ». Tout en cheminant, Jean demeure avec son maître, dans sa présence. La vie éternelle est déjà commencée pour lui, seulement en attente de sa plénitude. Saint Augustin commente magnifiquement les deux attitudes trouvées en Pierre et Jean : « L'Église connaît deux genres de vie qui lui ont été révélés et recommandés par Dieu. L'une de ces vies est dans la foi, l'autre dans la vision ; l'une pour le temps du voyage, l'autre pour la demeure d'éternité ; l'une dans le labeur, l'autre dans le Repos ; l'une sur la route, l'autre dans la Patrie ; l'une dans le travail de l'action, l'autre dans la récompense de la contemplation. La première est symbolisée par l'apôtre Pierre, la seconde par Jean. Suivre le Christ en allant jusqu'à la mort, c'est la plénitude de la patience ; demeurer jusqu'à ce que le Christ vienne, c'est la plénitude de la science qui doit le faire connaître... Cependant, que nul ne sépare ces glorieux Apôtres. Tous deux se rejoignaient dans ce que Pierre symbolisait ; et en ce que Jean symbolisait, tous deux se rejoindraient plus tard »²⁸... Chacun à sa manière, Pierre et Jean sont allés jusqu'aux extrémités de la terre et aux extrémités de leur terre, tous deux à leur manière patientant et tenant, l'un allant, l'autre demeurant, chacun brillant d'une des deux facettes du temps chrétien.

Jean, notre « frère et compagnon dans l'épreuve, la royauté et la constance, en Jésus », fut aussi celui qui recueillit la vision de l'Apocalypse donnée pour éclairer le mystère du temps. Mais la

cime de l'arbre de l'Église s'est tant éloignée de ses racines juives que ce livre est difficile pour les chrétiens d'aujourd'hui auxquels il est pourtant adressé. L'Apocalypse est sans doute le plus sémitique des écrits du Nouveau Testament, issu d'un monde devenu pour nous complètement étranger. Elle fourmille des symboles qu'employaient les prophètes, si bien que le lecteur se trouve maintenant dans la situation de cet éthiopien du temps des Actes des Apôtres, « qui était venu en pèlerinage à Jérusalem, (et) s'en retournait, assis sur son char, en lisant le prophète Isaïe. L'Esprit dit à Philippe : « Avance et rattrape ce char. » Philippe y courut, et il entendit que l'eunuque lisait le prophète Isaïe. Il lui demanda : « Comprends-tu donc ce que tu lis ? » « Et comment le pourrais-je, dit-il, si personne ne me guide ? » Et il invita Philippe à monter et à s'asseoir près de lui (Ac 8,27-31). La solution est la même pour nous aujourd'hui que jadis pour cet éthiopien : faire l'effort de lire, fréquenter les bons commentaires, et puiser dans sa grâce baptismale...

L'Apocalypse est la vision du temps que nous vivons. Les sept béatitudes qu'y énonce le Christ concernent le temps : « Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie, car le temps est proche... heureux celui qui veille... » On ne peut exclure qu'elle évoque des événements précis de l'histoire, « le présent et ce qui doit arriver plus tard » (1,19). Mais son sujet principal est le Christ. Tantôt figuré comme agneau, arbre, fleuve, lumière, il est celui qui accomplit l'histoire. Le titre parle de lui-même : « Apocalypse (= Révélation / dévoilement) de Jésus-Christ ». Il s'agit d'une vision – peut-être de nos jours oserait-on dire un clip – où celui qui surplombe l'histoire du haut de son éternité et qui s'est aussi incarné dans cette histoire, peint une fresque : on y découvre l'Agneau égorgé mais vainqueur en qui tout est récapitulé, le temps et l'espace, la création tout entière. Il y a le diable, comme un reptile mort, qui

continue de s'agiter, de faire peur et de faire du mal. On y voit les tribulations, la souffrance et les saints qui demandent « jusqu'à quand? »; le mystère de la femme et de l'Église qui chemine avec et vers son Seigneur ; la nouvelle Jérusalem, baignée par la lumière du Ressuscité qui, contrairement à Babel, descend du ciel...

Après sept lettres aux églises, où chacun est interrogé sur sa constance, ses œuvres, sa ferveur, voici sept autres septénaires : sept béatitudes, sept trompettes, sept sceaux, sept signes... bref, le temps (référence aux sept jours de la création) et l'espace (on comptait alors sept planètes dans le ciel) exposés sous nos yeux, l'histoire du monde. L'Apocalypse est le résumé de Tout. Des forêts de symboles surgissent, reviennent, s'entrecroisent autour de deux grands thèmes : l'Exode, car nous marchons pour aller hors de ce monde, et le jardin d'Eden, puisque notre marche est un retour. Et le livre s'achève dans la lumière, près de l'arbre de vie perdu au commencement et enfin rendu, qu'entoure un fleuve, comme dans la Genèse...

Bien sûr, l'Apocalypse reste difficile à comprendre et ce qui s'y montre nous échappera toujours. Mais le temps qui s'écoule sous nos yeux, en famille, au travail, dans la liturgie, en mesurons-nous plus clairement le sens, la plénitude, le poids extraordinaire en Jésus ? Tout a été récapitulé dans le Christ, nous montre l'Apocalypse ; hors de lui, rien ne compte, rien d'essentiel, et nos yeux, de bien des manières, doivent encore s'ouvrir. Il faut du temps, il faut du « *pas-encore* » pour le combat spirituel. Ce combat contre le mal que l'on voit dans son cœur, dans le monde extérieur, on le voit dans l'Apocalypse. Il est sur le point d'être perdu, mais au moment même où il est perdu la victoire totale est acquise et la Jérusalem nouvelle descend du Ciel, de chez Dieu, avec en son centre le Seigneur maître de tout et l'Agneau. Une création nouvelle commence :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PROPOSITION DE LECTURES BIBLIQUES

Au commencement, le temps	Genèse 1 & 2
Première ouverture d'yeux	Genèse 3
Au (re)commencement, Abraham	Genèse 12-23
Isaac, le temps de la fidélité	Genèse 24 & 26
Jacob, du soir au matin	Genèse 25 & 27-35
Joseph et l'à-venir	Genèse 37 & 39-50
Premier passage du soir au matin : Moïse	Exode 1-15
David au beau regard	1Samuel 16-1Rois 2,11
Au temps d'Élie le prophète	1Rois 17-21 & 2Rois 1-2
Le temps des Sages	Sagesse 1-5
Lumière dans la nuit, le prologue de Jean	Jean 1
Il y eut un soir, Jésus	Luc 2, 1-40
Discours sur la fin du temps	Matthieu 24-25
Nouveau passage du soir au matin : le Messie	Marc 14-15
Le mystère de l'histoire	Éphésiens 1 & Apocalypse
Le temps de Pierre et de Jean	Jean 21
Nouvelle ouverture d'yeux à Emmaüs	Luc 24,13-35

BIBLIOGRAPHIE

- BARSOTTI Divo, *L'Apocalypse*, Pierre Téqui éditeur, 1991
- BARSOTTI Divo, *Méditations sur les apparitions du Ressuscité*, Pierre Téqui éditeur, 1989
- BENOIT XVI, Encyclique « *Dieu est Amour* », 2005
- BENOÎT XVI, Encyclique « *Sauvés par l'Espérance* », 2007
- Bible de Jérusalem, traduction de 1973 habituellement retenue (sauf exception : traduction liturgique)
- Bible Chrétienne, textes en parallèles et commentaires, Éditions Anne Sigier
- Catéchisme de l'Église catholique (CEC)*, Mame/Plon, 1992
- DUMOULIN Pierre, *L'Apocalypse, l'unique combat*, Petits traités spirituels / Pneumathèque, 1998
- FAUQUET Yves, *Voici et Me voici dans la Bible*, Éditions Anne Sigier, 1998
- JEAN-PAUL II, Lettre apostolique « *Le jour du Seigneur* », 1998
- JEAN-PAUL II, Encyclique « *L'Église vit de l'Eucharistie* », 2003
- JEAN-PAUL II, Lettre apostolique « *Reste avec nous Seigneur* », 2004
- LUBICH Chiara, *Vivre l'instant présent*, Nouvelle cité, 2002
- PÈRE MARIE EUGÈNE DE L'E.J. o.c.d., *Ton amour a grandi avec moi, un génie spirituel, Thérèse de Lisieux*, Éditions du Carmel, 2015, 3^{ème} édition
- PÈRE MARIE EUGÈNE DE L'E.J. o.c.d., *Je veux voir Dieu*, Éditions du Carmel, 2014, neuvième édition.
- SION Victor o.c.d., *Pour un réalisme spirituel*, 1/ l'instant présent, Éd. du Lion de Juda, 1989
- SION Victor o.c.d., *Pour un réalisme spirituel*, 2/ le mouvement

d'abandon, Éd. du Lion de Juda, 1990
SŒUR JEANNE D'ARC, *Les pèlerins d'Emmaüs*, Éditions du
Cerf, 1982
STINISSEN Wilfrid o.c.d., *L'éternité au cœur du temps*,
Éditions du Carmel, 2005
Vocabulaire de théologie biblique, Éditions du Cerf, 1995
(articles : temps, lumière, ténèbres, jour etc.)

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : Question de temps

Leurs yeux s'ouvrirent

Depuis les temps anciens

Celui qui doit venir

Le huitième jour

Maintenant

Pas encore

Du soir au matin

Proposition de lectures bibliques

Bibliographie